

GEORGE R. R. MARTIN



**LA
FLEUR
DE VERRE**

actusf

GEORGE R. R. MARTIN

LA FLEUR DE VERRE

(EXTRAIT)

Ouvrage publié sous la direction de Marie Marquez

© **Éditions ActuSF**, collection Perles d'épice, septembre 2014

34, avenue des Bernardines, 73000 Chambéry

www.editions-actusf.fr

ISBN : 978-2-917689-69-1 // EAN : 9782917689691

La Fleur de verre

UN JOUR, alors que je n'étais encore qu'une jeune-
celle dans la pleine gloire de ma véritable jeunesse,
un garçon m'offrit une fleur de verre en gage de son
amour.

Je l'avoue, il y a bien longtemps que j'ai oublié
comment il s'appelait, bien qu'il fût un jeune homme
remarquable et raffiné. Le présent qu'il me fit était à
son image. Si, sur les mondes d'acier et de plastique où
j'ai passé mes vies, l'art ancestral des souffleurs de verre
s'est perdu, l'artisan anonyme qui façonna ma fleur s'en
souvenait, lui, parfaitement.

Sa fine tige de verre, longue et délicate, s'incurve,
gracile, pour éclore en une corolle aux impossibles
détails de la taille de mon poing. Tout y est, capturé,
figé pour l'éternité dans le cristal. Les pétales longs ou
fins s'y chevauchent, explosant autour du cœur dans
un lent chaos transparent posé sur une couronne de six
larges feuilles tombantes aux veinures intactes, toutes
uniques. On aurait pu croire qu'un alchimiste qui se

serait promené un jour dans un jardin avait, par simple jeu, transmuté en verre une fleur plus grande et plus belle que les autres.

Il ne lui manquait que la vie.

Je l'ai conservée pendant près de deux cents ans ; bien longtemps après que j'eus quitté ce garçon et le monde sur lequel il me l'avait offerte. Au fil des différents chapitres de ma vie, elle m'a toujours accompagnée. J'aimais la conserver dans un vase de bois poli que je plaçais près d'une fenêtre. Et dans l'éclat du soleil, les feuilles et les pétales brillaient parfois de mille feux. Mais, il leur arrivait parfois de filtrer la lumière et de la décomposer pour éclabousser le sol d'arcs-en-ciel confus. Souvent, au crépuscule, lorsque le monde s'éteignait, la fleur semblait disparaître totalement et je restais alors assise devant ce vase vide. Et puis, au matin, elle était de nouveau là. Fidèle, comme toujours.

Cette fleur de verre était terriblement fragile, mais il ne lui arriva jamais rien. J'en ai toujours pris grand soin. Plus, sans doute, que de n'importe quoi – ou de n'importe qui. Elle a survécu à une douzaine d'amants, des dizaines de professions et plus de mondes ou d'amis que je ne pourrais m'en souvenir. Elle était avec moi durant mes jeunes années sur Ash, Erikan et Shamdizar, puis plus tard sur Espoir de la Flibuste et Vagabond et encore après, alors que passaient les années, sur Dam Tullian, Lilith et Gulliver. Et lorsqu'enfin je quittai pour

de bon les limites de notre espace, laissant derrière moi toutes mes vies et les mondes des hommes pour recouvrer une nouvelle jeunesse, la fleur de verre m'accompagna encore.

Jusque dans mon château sur pilotis, théâtre de mes affres et de ma renaissance ; là où se joue le jeu des esprits, au milieu des marais et de la puanteur de Croan'dhenni, bien loin de là où les dernières âmes errantes de l'humanité songeraient à venir me chercher. Oui, elle était encore là, ma fleur de verre, le jour où Kleronomas débarqua.

*

* *

« Joachim Kleronomas, le saluai-je.

— Oui. »

Il y a cyborgs et cyborgs. Tant de mondes, tant de cultures différentes, tant de systèmes de valeurs et de niveaux de technologie. Il est des cybernautes à moitié organiques, certains plus, d'autres moins. Il y en a qui n'arborent guère qu'une main de métal, le reste de leurs améliorations cybernétiques étant habilement dissimulé sous leur chair. D'autres préfèrent le synthé-derme, en tout point semblable à la peau humaine. Ce qui n'est pas bien difficile, étant donné l'infinie variété de pigmentation et de texture que l'on peut croiser sur ces milliers de mondes. Il en est enfin qui cachent tout

métal pour faire étalage de leur chair et d'autres qui font le contraire.

Celui qui se faisait appeler Kleronomas n'avait pas plus de peau à cacher qu'il n'en avait à exhiber. Il se définissait comme un cyborg et incontestablement, il en était un, en tout point conforme à la légende qui s'était édifiée autour de son nom. Cependant, alors qu'il se tenait en face de moi, il me faisait plutôt l'effet d'un robot. Pas même assez organique pour avoir l'air d'un androïde.

Il vint à moi nu, du moins aussi nu qu'une chose de plastique et de métal pouvait l'être. Son torse était d'un noir de gai, quelque alliage brillant ou plastique lisse, impossible à dire. Bras et jambes étaient de plastacier transparent. Sous cette fausse peau, je pouvais discerner le métal sombre de ses os en duralliage, les barres de torsion et les flexeurs qui faisaient office de muscles et de tendons, les micromoteurs et les senseurs informatisés ainsi que le chemin complexe des lumières qui couraient tout le long de son système nerveux supraconducteur. Ses doigts étaient d'acier et, à sa main droite, de longues griffes de métal jaillissaient nonchalamment de ses jointures lorsqu'il fermait le poing.

Il me dévisageait. Ses yeux étaient des lentilles de cristallinite montées sur des bagues chromées et qui flottaient dans une sorte de gel vert translucide. Nulle pupille en apparence, et au fond de chacun de ces implacables iris de corail rougeoyait un feu lointain qui allumait son regard d'une lueur menaçante.

« Suis-je donc si fascinant ? » me demanda-t-il.

Sa voix sonnait de manière étonnamment naturelle ; profonde et bien timbrée. Nul écho métallique ne venait corroder l'humanité de ses intonations.

« Kleronomas, répondis-je. Assurément, votre nom est fascinant. Il y a de cela très très longtemps, un autre homme le porta. Un cyborg. Une légende. Mais naturellement, vous savez de qui je veux parler. Celui de la Commission Kleronomas. Le fondateur de l'Académie du Savoir Humain, sur Avalon. Un de vos ancêtres ? Peut-être êtes-vous d'une lignée de métal ?

— Non, répondit le cyborg. Je *suis* Joachim Kleronomas.

— Et moi, je suis Jésus Christ, rétorquai-je en souriant. Vous plairait-il de faire la connaissance de mes Apôtres ?

— Vous doutez de moi, *Sagesse* ?

— Kleronomas est mort sur Avalon il y a de cela un millier d'années.

— Non, répondit-il. Il se tient, là, devant vous.

— Cyborg ! l'avertis-je. Tu es sur Croan'dhenni. Tu ne serais pas venu ici si tu ne cherchais pas la renaissance, si tu ne voulais pas tenter de gagner une nouvelle vie au jeu des esprits. Dans ce cas, prends garde ! Tes mensonges t'y seront arrachés. Ta chair, ton métal et tes illusions, nous te les prendrons et, à la fin, il n'y aura plus que toi, plus nu et plus seul que tu ne pourrais l'imaginer. Aussi, ne me fais pas perdre mon temps. C'est là la

chose la plus précieuse que je possède. C'est la chose la plus précieuse que nous ayons tous. Le temps.

» Qui es-tu, cyborg ?

— Kleronomas », répondit-il. Était-ce une note d'ironie qui perçait dans sa voix ? Je n'aurais su le dire. Son visage n'était pas fait pour sourire. « Avez-vous un nom ? me demanda-t-il.

— Plusieurs.

— Lequel utilisez-vous ?

— Mes joueurs m'appellent "Sagesse".

— C'est un titre, pas un nom.

— Ainsi, avez-vous voyagé, répondis-je en souriant. Tout comme le vrai Kleronomas. Bien. Mon nom de naissance était Cyrain. Je crois que, de tous ceux que j'ai portés, c'est celui qui m'est le plus familier. Il m'accompagna durant les cinquante premières années de ma vie, jusqu'à ce que je me rende sur Dam Tullian pour étudier afin de devenir une Sagesse et, ainsi, me faire du titre un nouveau nom.

— Cyrain, répéta-t-il. Rien d'autre ?

— Non.

— Sur quel monde êtes-vous née, alors ?

— Ash.

— Cyrain de Ash. Quel âge avez-vous ?

— En années standard ?

— Évidemment.

— Quelque chose comme deux cents ans, répondis-je en haussant les épaules. J'ai perdu le compte.

— Vous ressemblez à une enfant. Guère plus qu'une enfant à peine pubère.

— Je suis plus âgée que mon corps.

— Tout comme moi, dit-il. La malédiction des cyborgs, Sagesse, c'est que nous sommes réparables pièce par pièce.

— Donc, vous êtes immortel, le taquinai-je.

— En un sens, oui.

— Intéressant, repris-je. Contradictoire. Vous venez à moi, à Croan'dhenni et à son Artefact pour participer au jeu des esprits. Dans quel but ? Ici, cyborg, on vient chercher la mort dans l'espoir de gagner la vie. Nous n'avons pas beaucoup d'immortels.

— C'est une autre récompense que je suis venu chercher, dit-il.

— Oui ? l'encourageai-je.

— La mort, énonça-t-il. Vie. Mort. Vie.

— Deux choses différentes, arguai-je. Opposées. Ennemies.

— Non, conclut le cyborg. Ce sont les mêmes. »

*

* *

Il y a six cents années standard, une créature restée dans la légende sous le nom du Blanc vint parmi les Croan'dhennis à bord du premier vaisseau spatial qu'ils aient jamais vu. Si on peut se fier aux descriptions

qu'en fait le folklore croan'dhic, le Blanc n'appartenait à aucune des races qu'il m'ait été donné de rencontrer ou dont j'aurais pu entendre parler, quand bien même ai-je beaucoup voyagé. Ce qui n'est guère surprenant. À bien y songer, l'Œcumène et ses mille mondes (peut-être y en a-t-il deux fois plus, peut-être moins, mais qui peut se targuer de garder le compte ?), les empires fyn-dii, damoosh, g'vhern ou n'or Talush, mais aussi toutes ces espèces pensantes qui nous sont connues ou sur lesquelles circulent des rumeurs ; tout cela, ces contrées, ces étoiles et ces races qu'animent la passion, la vie et l'histoire, disséminées fièrement sur des années et des années-lumière par-delà les golfes obscurs que seul le *volcryn* peut se vanter de connaître vraiment ; oui, tout cela, tout notre petit univers est à peine un îlot de lumière baigné par l'immensité de cette grisaille qui, au bout du compte, s'en va se diluer dans l'encre de l'ignorance. Et il ne s'agit là que *d'une seule* petite galaxie dont les confins nous serons à jamais inatteignables, devrions-nous pour cela voyager des milliards d'années. En fin de compte, en dépit de nos cris et de nos gesticulations, la vraie mesure des choses nous vaincra. C'est là une vérité dont je suis certaine.

Cependant, je n'accepterai pas si facilement la défaite. Telle est ma fierté. Ma seule et ultime fierté. C'est peu lorsqu'il s'agit d'affronter les ténèbres, mais c'est déjà ça. Lorsque viendra la fin, je l'affronterai la rage au ventre.

En ce sens, le Blanc était comme moi. Il était une grenouille échappée d'une flaque bien loin de la nôtre, un endroit perdu dans la grisaille et sur les eaux sombres duquel nos petites lumières ne s'étaient pas encore reflétées. Qu'importe le genre de créature qu'il fut, qu'importe le fardeau dont l'histoire et l'évolution avaient encombré ses gènes, il était mon pareil. L'un comme l'autre étions des éphémères en colère, voyageant sans répit d'une étoile à l'autre car nous vivions seuls au milieu de nos semblables et nous savions combien le temps nous était compté. Et l'un comme l'autre, nous réalisâmes notre destinée dans ces marais de Croan'dhenni.

Le Blanc vint entièrement seul, à bord de son petit vaisseau (j'en ai vu les vestiges : un jouet, une babiole aux lignes indubitablement alien et délicieusement inquiétantes). Il explora et trouva quelque chose.

Quelque chose de plus vieux et plus exotique encore que lui.

L'Artefact.

Qu'importent l'insolite technologie dont il était le fruit, les secrets impénétrables qu'il recelait, l'instinct qu'il mettait en œuvre. Il n'en restait rien mais c'était sans importance, car le Blanc savait quelque chose que les autochtones n'avaient jamais deviné. Il savait à quoi servait l'Artefact et comment le faire fonctionner. Pour la première fois depuis... des milliers d'années ? Un million ? Pour la première fois depuis très longtemps, en tout cas, le jeu des esprits fut rejoué. Et le Blanc se

métamorphosa, émergea différent de l'Artefact. Il fut le premier. Le premier seigneur de l'esprit. Le premier seigneur de la vie et de la mort. Le premier seigneur de la douleur. Le premier seigneur de la vie. Les titres étaient nés, furent portés puis abandonnés et oubliés, car aucun n'avait d'importance.

Quoi que je sois, le Blanc fut le premier.

*

* *

Le cyborg eût-il demandé à voir mes Apôtres que je ne l'aurais pas déçu. Une fois qu'il m'eut quittée, je les fis venir à moi.

« Le nouveau joueur se fait appeler Kleronomas, leur annonçai-je. Je veux savoir qui il est, ce qu'il est et ce qu'il espère retirer de tout ceci. Je veux des réponses. »

Je pouvais sentir leur peur et leur avidité. Les Apôtres sont de bons outils, mais la loyauté n'est pas leur fort. J'ai rassemblé autour de moi douze Judas Iscariote, tous prêts à me donner le fameux baiser.

« Je vais faire tourner un scan complet, suggéra le Docteur Lyman en posant sur moi son pauvre regard pâle, un sourire flagorneur aux lèvres.

— Consentirait-il à s'interfacer ? » demanda Deish Green-9, mon propre cybernaute. Sa main droite, carbonisée aux feux du soleil, était refermée en un poing ; la gauche était une boule argentée qui s'ouvrit, laissant

s'échapper une colonie de vrilles métalliques frétilantes. Sous sa proéminente arcade sourcilière, là où auraient dû se trouver ses yeux, une étincelante bande de verre miroir avait été incrustée dans son crâne. Il avait passé ses dents au chrome : son sourire était étincelant.

« Nous verrons bien », répondis-je.

Sebastian Cayle, embryon difforme à la tête monstrueusement démesurée, flottait dans son réservoir. Ses palmes bougeaient à peine. À travers les fluides verdâtres, ses énormes yeux aveugles m'observaient par-delà le rideau de bulles qui s'élevait autour de sa peau nue et décolorée.

Il ment, insinua le murmure dans ma tête. *Je ferai toute la lumière pour vous, Sagesse.*

« Bien », commentai-je.

Tr'k'nn'r, mon esprit réformé fyndii, chanta pour moi de sa voix à la limite des capacités de l'oreille humaine. Il dominait tous les Apôtres, comme un bonhomme bâton tout droit sorti d'un dessin d'enfant. Mais un bonhomme bâton de trois mètres de haut et avec trop d'articulations, ce qui lui permettait de se tordre aux mauvais endroits et selon des angles impossibles. Un bonhomme bâton tout entier fait de vieux os couleur de cendre. Seuls ses yeux cristallins sous l'arcade de ses sourcils semblaient s'animer pendant qu'il chantait et que d'odorants fluides noirs s'échappaient de la fente verticale de sa bouche sans lèvres. Sa chanson parlait de douleur, de cris et de nerfs mis à rude épreuve, mais

aussi de secrets éventés, de vérités mises à nu et exhumes de failles bien dissimulées.

« Non, le coupai-je. C'est un cyborg. S'il sent la douleur, c'est uniquement parce qu'il le veut bien. Il mettrait hors-ligne ses récepteurs et vous éteindrait, par la même occasion, vous coupant du monde et réduisant ainsi votre chant au silence. »

La neuropute Shayalla Loethen sourit avec résignation.

« Il n'y a rien sur quoi je puisse exercer mes talents, Sagesse ?

— Je n'en suis pas certaine, admis-je. À l'évidence, il lui reste un appareil génital et s'il reste quoi que ce soit d'organique chez lui, alors ses centres du plaisir doivent être intacts. Il prétend être un homme. Dans ce cas, ses instincts sont toujours là. Voyez ce qu'il en est. »

Elle acquiesça. Son corps était aussi doux et blanc que de la neige, et pouvait, à l'occasion, être aussi froid, si elle en décidait ainsi. Tout comme, si tel était son bon vouloir, il pouvait être chaud comme la braise. Ces lèvres qui s'ourlaient à présent de plaisir anticipé étaient écarlates et pleines de vie. Alors même que je la regardais, les parures qui s'enroulaient autour d'elle changèrent de forme et de couleur et des étincelles commencèrent à crépiter au bout de ses doigts, dansant à l'extrémité de ses longs ongles peints.

« Drogues ? » interrogea Braje, biomed, ingénieur et empoisonneuse. Elle n'avait pas bougé de son siège,

mâchouillant quelque tranq de sa fabrication. Son corps obèse était aussi moite et mou que les marais au dehors.

« Vraidire ? Agonine ? Esperon ?

— J'en doute, répondis-je.

— Maladie, proposa-t-elle en retour. Manthrax ou gangrène. La peste lente, puisque nous possédons le remède ? gloussa-t-elle.

— Non », la coupai-je.

Et ainsi de suite. Tous allant de leurs suggestions, exposant leurs moyens de trouver ce que je voulais savoir, désireux de se rendre utiles et, peut-être, s'attirer ainsi mes faveurs. Tels étaient mes Apôtres. Je les écoutai, me laissant porter par le flot de leurs babillages, pesant le pour et le contre, donnant des ordres pour, finalement, tous les congédier, sauf un.

Khar Dorian serait celui qui me donnerait ce baiser, lorsque le jour viendrait. Nul besoin d'être une Sagesse pour le savoir.

Tous les autres voulaient quelque chose de moi. Une fois qu'ils l'auraient, ils s'en iraient. Khar avait eu ce qu'il désirait il y a bien longtemps et pourtant, il revenait, encore et encore et encore, vers mon monde et mon lit. Ce n'était pas l'amour qui le rappelait à moi, pas plus que la beauté de ce jeune corps qui me vêtait ou les richesses qu'il accumulait. Il nourrissait en son for intérieur de plus ambitieux desseins.

« Il est venu avec toi depuis Lilith, dis-je. Qui est-il ?

— Un joueur », répondit Dorian, un petit sourire aux lèvres, provocant. Il est d'une beauté à couper le souffle. Mince, musclé et bien fait de sa personne, avec toute cette arrogance et cette sexualité brute et virile qu'affiche n'importe quel trentenaire au mieux de sa forme, de son pouvoir et de ses hormones. De longs cheveux blonds indisciplinés, une mâchoire nette et puissante, un nez droit qui n'avait pas été cassé, des yeux d'un bleu franc, éclatant. Mais derrière ce regard, il y avait quelque chose de vieux. De vieux, de cynique et de sinistre.

« Ne joue pas avec moi, Dorian, l'avertis-je. Il est bien plus qu'un simple joueur. Qui est-il ? »

Khar Dorian se leva, s'étira paresseusement, bâilla et sourit.

« Il est celui qu'il prétend être, répondit mon marchand d'esclaves. Kleronomas. »

*

* *

La moralité est un vêtement aux mailles serrées qui, lorsqu'il vous contraint, le fait avec énormément de rigueur. Néanmoins, l'immensité qui s'étend entre les étoiles se plaît à le détricoter pour n'en laisser qu'une succession de petites boucles colorées sans la moindre forme ou unité. Ainsi, les élégants Vagabondins ne sont guère que d'exotiques rustauds sur Cathaday, les Ymirians étoufferaient sur Vess et les Vessans gèleraient

sur Ymir, tandis que les lumières changeantes dont se parent les Fellaneis inciteraient au viol, au meurtre et à l'émeute sur des dizaines de mondes. Ainsi en va-t-il avec la morale. La notion de Bien n'est pas plus constante que la hauteur d'un revers et la décision de prendre une vie ne pèse guère plus que celle de dénuder ou cacher une poitrine.

Il est des mondes sur lesquels je suis un monstre. J'ai cessé de m'en préoccuper il y a bien longtemps. Je suis venue sur Croan'dhenni avec mon propre sens de la mode, sans me soucier du jugement esthétique des autres.

Khar Dorian se considère comme un négrier et prétend que nous ne faisons rien d'autre : vendre et acheter de la chair humaine. Il peut bien se définir comme bon lui semble. Je ne me considère pas comme tel et je m'indigne que l'on puisse le croire. Un marchand d'esclaves met les fers aux pieds de ses prises, les asservit, les prive de leur liberté, de leurs mouvements et de leur temps. Autant de précieuses marchandises. Je ne fais rien de tel. Je ne suis qu'une voleuse. Khar et les siens me les ramènent des opulentes cités de Lilith, des montagnes sauvages et des froides plaines de Dam Tullian, des ruines qui bordent les canaux de Vess, des bars des spatioports de Fellanora, Cymeranth ou Shrike ; peu importe où il les trouve, il les enlève, me les ramène et après les avoir volés je les libère.

Bon nombre refusent de repartir.

Ils se rassemblent au pied des murs de mon château, dans la ville qu'ils ont édifiée. Ils jettent sur mon passage de nombreuses offrandes, m'appellent par mon nom, tentent de m'arracher des faveurs. Je leur ai laissé la liberté, la mobilité et le temps et ils les dilapident en futilités dans l'espoir de regagner la seule chose que je leur ai prise.

Oui, j'ai volé leur corps, mais ce sont eux qui décident de perdre leur âme.

Je suis peut-être trop dure avec moi-même de me considérer comme une voleuse. Ces victimes que Khar me ramène sont, certes, des joueurs involontaires, mais ils n'en sont pas moins des joueurs. Certains ont payé fort cher et risqué bien plus pour jouir du même privilège. Il y a les joueurs et il y a les récompenses, mais lorsque vient la souffrance et que commence le jeu des esprits, nous sommes tous égaux, nus et seuls, sans plus aucune richesse, pouvoir ou statut. Ne nous reste alors pour seule arme que la force qui réside en nous. Gagner ou perdre, vivre ou mourir, il n'en tient qu'à nous et à nous seulement.

Je leur laisse une chance. Et quelques-uns ont même gagné. Très peu, il est vrai, mais combien de voleurs laissent une chance à leurs victimes ?

Les Anges d'Acier, dont les mondes se situent bien loin de Croan'dhenni, à l'autre bout de l'espace

humain, enseignent à leurs enfants que la force est la seule vertu et la faiblesse, le seul péché ; un précepte qui, prétendent-ils, régit la marche de l'univers. C'est un point de vue qui en vaut un autre. Mais selon leur credo, j'ai tout droit moral sur ces corps que je prends, parce que je suis plus forte, et par conséquent meilleure et plus sacrée que ceux qui sont nés avec.

Malheureusement pour elle, la jeune fille à qui appartenait l'enveloppe dont je me pare à présent n'était pas un Ange d'Acier.

*
* *

« Et avec bébé, ça fait trois, annonçai-je. Même si bébé est tout en métal et en plastique et que son nom est emprunté à une légende.

— Hein ? »

Rannar me regarda sans comprendre. Il n'avait pas autant voyagé que moi et la référence¹ – souvenir de mon enfance oubliée sur un monde qu'il n'avait jamais visité – lui échappait totalement. Une expression de consternation patiente s'affichait sur son long visage aigri.

« Nous avons trois joueurs, à présent, repris-je doucement. Nous pouvons commencer le jeu des esprits.

¹ *And baby makes three* (traduit ici littéralement par « Et avec bébé ça fait trois » pour des raisons de sens) est le titre d'un film de Henry Levin datant de 1949 dont le titre français est *C'est moi le papa*. (Toutes les notes sont du traducteur.)

— Ah ! Oui, bien entendu, répondit Rannar à qui cela parlait bien plus. Je me charge de tout immédiatement, Sagesse. »

Fin de l'extrait

Un mystérieux artefact qui permet de changer de corps... au prix d'un sacrifice terrible.

Une étrange auberge où l'on croise de curieux voyageurs... mais où personne n'est ce qu'il prétend être.

Des enlèvements inexplicables...

Une ancienne petite amie un peu trop envahissante...

Une lutte entre le Bien et le Mal digne des meilleurs pulps des années 1950...

Les nouvelles de George R. R. Martin sont autant de redoutables récits à l'écriture implacable, où se côtoient horreur, fantastique et science-fiction.



Célèbre grâce à sa série au long cours *Le Trône de fer* (*Game of Thrones*), il excelle également dans le format court. Avec *La Fleur de verre*, cinquième titre de l'auteur aux éditions ActusF, découvrez l'autre facette de ce conteur hors pair.

Contient « Le Régime du singe », prix Locus.

À RETROUVER SUR NOTRE SITE :

En papier : 19 €
([clic](#))

En numérique : 9,99 €
([clic](#))

EN LIBRAIRIE :

harmonia mundi
livre

ISBN : 978-2-917689-67-7